

24 images

24 iMAGES

Cin-écrits

Number 68-69, September–October 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22731ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1993). Review of [Cin-écrits]. *24 images*, (68-69), 110–111.

Moi, ORSON WELLES

Entretiens avec Peter Bogdanovich. Préface et notes de Jonathan Rosenbaum. Traduit de l'américain par E. Châtelain. Belfond, Paris 1993, 531 p. Dist. au Québec: ÉdiPresse

Ce livre d'entretiens, genre qu'affectionne le cinéaste Peter Bogdanovich (son *Fritz Lang* est excellent), est plus une mise au point qu'une réflexion d'Orson Welles sur sa carrière (même si ce dernier est critique envers lui-même), qui ne nous prive toutefois pas de réflexions générales sur le cinéma, qui y sont nombreuses et d'une belle intelligence, comme celle-ci sur la caméra: «La caméra n'agit pas tant comme un détecteur de mensonges que comme un compteur Geiger de l'énergie mentale. Elle enregistre quelque chose qui est à peine perceptible à l'œil nu, elle le fixe et le clarifie: c'est la pensée. Chaque fois qu'un acteur pense, cela se voit sur la pellicule.» Et cette mise au point semble beaucoup plus désirée par le questionneur Bogdanovich, que Welles interpelle toujours par son prénom, preuve d'une relation amicale, qui s'est d'ailleurs poursuivie sur plus de deux décennies, afin de répondre à certains critiques américains, comme Pauline Kael, qui ne ménagèrent pas leur venin contre l'auteur de *Citizen Kane*, en lui contestant particulièrement la paternité du scénario de ce film. Rappelons qu'Orson Welles a été accusé d'être un voleur et un menteur par Pauline Kael (cette admiratrice inconditionnelle de Robert Altman) au moment, soit à la fin des années 60, où il est reconnu comme l'un des plus importants cinéastes américains, admiré par

des cinéphiles, ex-étudiants en cinéma, ou critiques, comme Bogdanovich, qui se lancent aussi, avec d'autres (nommons un Paul Schrader comme exemple), dans le cinéma. *Moi, Orson Welles* (qui est un titre qui sue la prétention) a donc été conçu avec l'accord du réalisateur-acteur dans le but de corriger les récits erronés et les légendes exagérées qui couraient sur son compte. Et comme les gens de sa bande, Bogdanovich se montre maniaque, pointilleux, passionné, personnel aussi (il ne se prive pas de dire, par exemple, que *Le procès* est le film de Welles qu'il aime le moins), grand connaisseur (rien dans un plan ne lui a échappé), historien féru, et son livre, qui ne pouvait pas être une somme tant son sujet ne voulait pas s'y voir consacré (probablement parce qu'il avait envie de croire qu'il tournerait d'autres films, en lieu et place de poser pour une publicité de vins californiens), demeure tout de même un ouvrage *spécialisé*. Je dirais que c'est presque un bouquin pour les obsédés de noms et de dates, les extrémistes de l'érudition, les rats de cinémathèque et les chercheurs d'incunables, mais c'est un livre qui atteint tout de même son but: rétablir la vérité.

Ce pavé, motivé aussi par la spécificité du 7^e art et conçu à la fin des années 60 (la première interview a lieu en 1968), soit quand l'âge d'or du cinéma est de toute évidence terminé, n'est jamais lourd et ennuyeux, ne serait-ce que grâce aux talents de conteur de Welles, qui ne manque ni d'humour ni de lucidité. *Moi, Orson Welles* nous donne aussi une autre image du réalisateur de *La dame de Shanghai*: pas cet homme impossible, ce géant terrifiant, in-



timidant par son génie. On est fort surpris (mais pourquoi?) par l'humilité de l'homme, et surtout par son inquiétude constante; il est toujours taraudé par le doute. C'est l'aspect «humain, très humain» de ce livre qui peut intéresser un public légèrement plus large que le cercle des professeurs et étudiants en cinéma. Il révèle également un Orson Welles grand connaisseur de cet art; qui donne l'impression d'avoir tout vu; qui ne cache pas son admiration pour Griffith, qui lui a en quelque sorte tout appris; qui ne se gêne pas pour exprimer ses opinions sur les autres, opinions qui témoignent de sa générosité (jamais de hargne ni de mépris chez lui). Assez bizarrement, le seul réalisateur sur lequel il émet une réflexion négative est Antonioni. Puis, pour ceux qui ne le savent pas, est confirmé ici le Welles homme de gauche.

Et si on jette ensuite un coup d'œil à l'annexe portant sur sa carrière, une chronologie établie par Jonathan Rosenbaum qui couvre 130 pages (oui, 130 pages!), on est littéralement estomaqué par la somme de travail accompli par Orson Welles à la radio, au théâtre et au cinéma, en tant qu'auteur de pièces et de scénarios, metteur en scène, réalisateur et producteur. Cette chronologie détaillée est déjà en soi un vivier de renseignements «consultables» à tout moment, mais un peu ardu, ne

serait-ce qu'à cause des abréviations. Et comme les Américains ne font jamais les choses à moitié — ou ont peur de ne jamais en faire assez — on a ajouté une autre annexe, soit la version originale de *La splendeur des Amberson*, avec liste des coupures et des modifications, annexe qui dit là aussi les orientations de cet ouvrage par rapport aux autres études faites sur Welles, en particulier le travail de Robert L. Carringer, qui prépare une édition critique des *Amberson*. Il serait fastidieux de décrire ici les différentes (et antagonistes) approches des spécialistes comme Carringer, mais en gros ils disent que la faute des échecs des films et de la carrière de Welles avec les Studios incombe entièrement au cinéaste de *M. Arkadin*. Un dernier chapitre de notes de Rosenbaum, qui a en quelque sorte pris la relève de Bogdanovich, trop envahi, au début des années 80, par une vie professionnelle et privée passablement perturbée et difficile pour mettre au point cette édition, replace, explique et parfois corrige certains propos d'Orson Welles, dans ces entretiens qui ne suivent pas, faut-il le préciser, une chronologie stricte et qu'on ne peut pas qualifier, comme l'écrit l'éditeur, de seule véritable autobiographie d'Orson Welles. *Moi, Orson Welles* n'est pas non plus ce «gentil livre» que voulait concocter Peter Bogdanovich (il explique pourquoi dans son introduction très vivante et personnelle). Mais il demeure un bel acte de reconnaissance d'un cinéaste pour un autre dont on peut dire, au-delà des légendes et des erreurs, des «vérités et mensonges», des réussites et des fiascos, qu'il a été le plus courageux du cinéma américain. — A. R.



QU'EST-CE QU'ON ATTEND?

par Bertrand Tavernier, Seuil, 1993, 260 pages.

À la demande de John Boorman et de Gilles Jacob, Bertrand Tavernier a tenu plus ou moins régulièrement son journal entre juin 1991 et octobre 1992. En termes précis, cette période couvre la post-production du documentaire sur la guerre l'Algérie intitulé La guerre sans nom et la réalisation de L. 627. Ce journal confirme ce que plusieurs savaient déjà, c'est-à-dire que Tavernier est un homme de culture et un cinéphile à la passion inébranlable, s'intéressant à tout, de Ozu à Ricardo Freda en passant par les petits et grands classiques Bollywoodiens. D'un intérêt constant, ce journal ressemble aux films de Tavernier par la

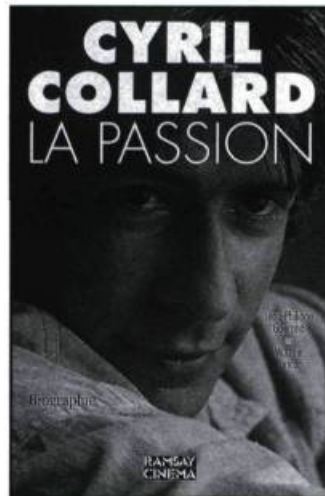
façon dont il reste toujours près des individus, par la façon dont il parvient à rendre ses personnages (même les figurants) attachants. C'est ainsi que le livre contient d'assez beaux fragments de portraits de personnalités comme Michael Powell, Jean Aurenche ou Simon Mizrabi. Sur la mise en scène en particulier, Qu'est-ce qu'on attend? ne contient pas grand-chose, Tavernier ayant de la difficulté à tenir son journal de façon soutenue pendant le tournage de L. 627. En fait, il parle beaucoup mieux des films des autres que des siens, ce qui est probablement normal. Par ailleurs, on peut ressentir de l'agacement lorsque Tavernier parle de sa famille (son fils et sa fille sont, bien entendu, formidables) et lorsqu'il commente les critiques de ses films qui lui parviennent (ceux qui disent du mal semblent toujours de mauvaise foi, tandis que les éloges ne soulèvent aucun doute). Encore une fois, direz-vous, il s'agit d'une attitude normale. Soit, au lecteur de faire la part des choses!

— M.J.

CYRIL COLLARD LA PASSION

par Jean-Philippe Guérand et Martine Moriconi, Éditions Ramsay, coll. Ramsay Cinéma, 1993, 214 p., ill. n. & b. Dist.: DMR.

On devine facilement que ce livre nécrophage, écrit dans un style simple, du genre reportage pour magazine grand public, n'a d'autre but que de faire un bon coup d'argent sur le dos d'un auteur devenu très rapidement un mythe, celui tout autant du jeune garçon dynamique, moderne et pressé comme cette fin de siècle, que du créateur fauché injustement comme tout génie (puisqu'ainsi il est comparé) par le Mal (ici le sida). Enragé, rebelle, fou d'amour, les épithètes pleuvent dans cette biographie, glorificatrice, d'un cinéaste doué, séducteur, libre de tout tabou et de toute culpabilité, qui aura tout juste eu le temps de voir son premier (et dernier long métrage), *Les nuits fauves*, traverser le cinéma comme une comète, avec un succès rare dans le cinéma français, qui plus est, un succès à la fois populaire (1 million d'entrées à Paris) et singulier (par le traitement et son sujet). Cyril Collard n'en est pas moins comparé, dès le premier chapitre, à Radiguet, Vigo et Rimbaud. On devine que les deux auteurs ne s'arrêteront pas en si bon chemin et qu'ils ne se priveront pas de superlatifs — et, en effet, ils pullulent —, même s'ils ont la décence de ne s'attacher pour



ainsi dire qu'à la vie «professionnelle» du fils prodige, touche-à-tout impétueux qui tournera clips, émissions de télé et courts métrages, qui écrira également deux romans et chantera ses propres compositions. Ce qui fait tout de même assez de matière pour torcher un livre de deux cents pages moins de trois mois après le décès de «l'ange noir». C'est ce qui s'appelle aller vite en affaires. Et pour un éditeur sérieux comme Ramsay, ce projet laisse songeur.

Une biblio-filmo-discovidéographie complète et une liste très nombreuse de références bibliographiques terminent cet ouvrage qui veut donner une image cohérente, sympathique, et, somme toute, très acceptable d'un jeune homme au parcours pourtant protéiforme, désordonné et imprévisible comme une aventure. — A.R.

Jacques Doyon Maître-masseur

Sur rendez-vous:
1-554-6927 (sans frais d'interurbain)



«Approches occidentale & orientale»

VICTOR LEVANT Ph. D. PSYCHOTHÉRAPIE INDIVIDUELLE

Anxiété - Burnout - Détresse émotionnelle
Deuil - Séparation - Solitude
Estime de soi - Exploration personnelle

Métro Villa Maria

Tél.: 486-0570